



Promotions et nominations dans l'Armée.

Washington, 8 juillet.—Le président a soumis aujourd'hui au sénat les promotions et nominations suivantes:

Département de la guerre, Armée des volontaires.—Brigadiers généraux au grade de major général: Hamilton S. Hawkins, Henry F. Lawton, Adna R. Chaffee, John C. Yates.

Au grade de brigadier général: Col. Leonard Wood, du premier régiment de cavalerie des volontaires des Etats-Unis; lieutenant-colonel Chambers McKibbin, du 2^e d'infanterie.

Au grade de colonel.—Lieutenant-colonel C. L. Roosevelt, du premier régiment des volontaires des Etats-Unis.

Séance de Cabinet à Washington. Washington, 8 juillet.—Les membres du cabinet sont restés en séance aujourd'hui jusqu'à dix heures 15.

Une grande partie du temps a été employée par les membres du cabinet à la lecture et à la discussion d'un nouveau tarif douanier devant être mis en vigueur aux Philippines dès que nos troupes auront pris possession de Manille.

L'annonce formelle de l'intention du président de percevoir les droits de douanes aux Philippines comme mesure de guerre avait été préparée, et après une discussion d'une heure ou plus le projet a été référé au secrétaire d'Etat qui l'examinera définitivement.

Des que les droits fixés seront approuvés ils seront communiqués à M. J. F. Evans, de San Francisco, un expert en la matière, qui partira immédiatement pour Manille, où il percevra les droits dès qu'il sera praticable après l'occupation de la ville par nos troupes.

La direction générale de cette affaire restera cependant entre les mains du général Merritt, gouverneur militaire des îles. Il n'est pas probable que les droits établis soient publiés prochainement.

Les épaves de la flotte de Cervera. New York, 8 juillet.—Le capitaine Frederick A. Harp, un plongeur expérimenté, le chef des forces de la compagnie Merritt-Chapman, est chargé des appareils envoyés aujourd'hui de Norfolk aux côtes cubaines dans l'espoir de remettre à flot quelques uns des bâtiments de l'escadre de Cervera.

Cinq minutes après le choc l'eau est entré dans la chambre des chaudières, et elle est promptement arrivée à grande flots. Les pompes furent essayées, mais inutilement.

Le chef-mécanicien a donné l'ordre de fermer les cloisons étanches, mais malgré cette mesure l'eau a pénétré en presque aussi grande quantité qu'auparavant.

Après la collision il a placé sa femme et ses enfants dans un bateau de sauvetage, au milieu du navire, et est parti pour s'installer dans un autre. Une seule extrémité du bateau dans lequel il s'était placé a été détachée, de sorte qu'il s'est renversé en descendant et que tous les occupants sont tombés à l'eau.

Juste à ce moment les cheminées de La Bourgogne se sont écroulées; l'une d'elle est tombée directement sur le bateau dans lequel Achard, sa femme et ses enfants avaient été placés, jetant tous les occupants par-dessus bord.

Un des chaînes de cheminée a atteint Mme Achard en travers de la poitrine et la littéralement coupée en deux.

Achard est tombé à l'eau quand La Bourgogne a coulé bas, mais il a pu se maintenir sur un radeau pendant huit heures.

A leur départ l'identité du navire échoué n'était pas établie, mais de nombreux officiers pensaient qu'il n'était autre que l'Alfonso XII.

Dénégation à Washington. Washington, 8 juillet.—Les rapports de Londres relatifs au lieutenant Colwell sont basés sur un malentendu causé par la publication de rapports erronés établissant que Colwell avait donné au gouvernement américain l'information que le gouvernement espagnol demanderait la paix cette semaine.

Le gouvernement a reçu cette information, mais la conclusion tirée subéquemment par certains journaux, à savoir que Colwell avait envoyé la dépêche, n'était pas fondée.

Arrivée du Général Miles à Charleston. Charleston, Caroline du Sud, 8 juillet.—Le général Miles est arrivé à 5 heures du soir à Charleston.

Il a immédiatement été conduit à l'hôtel par le général Wilson. On ne connaît pas la date de son embarquement. Peut-être partirait-il demain.

Ajournement du sénat. Washington, 8 juillet.—D'une façon très simple, comme pour remplir une formalité, le sénat s'est ajourné sine die à deux heures 06 de l'après-midi.

Grande activité aux Canaries. Londres, 8 juillet.—La "Pall Mall Gazette" publie cette après-midi une lettre de Las Palmas, capitale des Canaries, dans laquelle l'auteur, à la date du premier juillet, dit:

En prévision d'une visite des Américains les Espagnols travaillent activement à leurs défenses. Actuellement, les moyens de repousser une attaque et d'empêcher un débarquement sont misérablement insuffisants.

Il existe en une batterie de divers canons à âme lisse placée sur les hauteurs dominant le port, six vieux canons installés au nord du môle, une batterie de six canons à la caserne de l'artillerie, dans la ville, et une petite batterie servant aux salutes.

Les Espagnols se vident d'avoir onze mille hommes d'infanterie à Las Palmas, mais il est probable qu'on n'en pourrait pas réunir plus de cinq mille.

Les soldats sont exercés continuellement, et des équipes construites sur les constructions du pont et les officiers se sont rassemblés sur le gaillard d'avant, près du faite de l'échelle de bord.

Cent mains se sont tendues vers Hobson, et quand il a été en arête sur le pont l'enthousiasme a éclaté. Les hommes ont poussé des cris jusqu'à s'enrouer. Beaucoup se sont précipités et ont entouré l'homme qui avait tant osé.

C. LAZARD & CO., LTD. Les Anciens et Populaires. Marchands de Vêtements Confectionnés D'ARTICLES DE TOILETTE ET DE CHAPEAUX.

Comme les navires espagnols retournent à leur pays il leur sera permis de faire du charbon.

L'arrivée de Hobson à bord du "New York". Au large de Santiago, 7 juillet, par voie de Kingston, Jamaïque, 8 juillet.—Le retour de l'ex-constructeur de la marine, Richmond P. Hobson, le héros du Merrimac, à son navire, le navire amiral New York, a causé un grand enthousiasme.

Les casernes sont remplies de femmes affamées. Les soldats sont assez bien nourris. Le général Pando a envoyé 40 troupes dans l'intérieur, à Santiago dit-on, mais je ne vois pas comment elles pourront atteindre cette ville. Les bleus ont maintenu et des vivres sont fréquemment renvoyés dans le port.

Victoire de Mahler. New York, 8 juillet.—Ce dans l'arena du Club Athletic, Lerox, à New York, le pugiliste Peter Mahler a battu Goddard du huitième "round".

Marchés divers. Paris, 8 juillet.—La rente 100 pour cent est cotée à 103 fr. 15 centimes. Londres, 8 juillet.—Compte au comptant, 111.9/16; à terme 111.5/8.

—Et quelle décision as-tu prise? —Eh bien... La jeune fille s'arrêta, comme s'il y eut encore en elle de l'hésitation. —Parle, ma chérie, dit la baronne, affectant une gaieté de commande; je te le répète, quelle que soit ta réponse, je la transmets. Après tout, n'es-tu pas libre, absolument libre de disposer de toi? Moi, dans cette demande dont tu es l'objet, je n'ai vu qu'une occasion inespérée d'assurer ton avenir, un bonheur que je n'avais jamais osé rêver pour toi, si grande qu'ait été mon ambition.

—Valentine resta silencieuse. Elle était sous le coup d'une violente émotion; son cœur battait à se briser et elle devenait successivement blanche comme un lis et rouge comme une pivoine. Encore une fois un combat terrible se livrait en elle. La baronne, dévorée d'inquiétude, torturée par sa jalousie, était comme sur des épines. Qu'allait dire la jeune fille? Allait-elle déclarer qu'elle avait pour amour Jacques de Valmont, et qu'elle ne pouvait pas épouser M. William Barrelet? —Mon Dieu, reprit Mme de Gassie de sa voix douce et insinuante, si je me suis employée auprès de toi pour le richissime M. Barrelet, c'est que j'ai été séduite, je l'avoue, par la situation qu'il offre, situation splen-

de, comme la pourrait rêver une princesse. Mais, encore une fois, je ne veux te contraindre en rien; d'ailleurs, si n'ai aucun droit sur toi, si ce n'est celui que me donne mon amitié. Valentine se redressa et arrêta sur la baronne son regard, dans lequel, cette fois, se lisait une ferme résolution. —Mme la baronne, dit-elle, je ne sais mettre en doute l'intérêt que vous m'avez toujours témoigné; il s'agit de mon avenir, je crois aussi de mon bonheur; je me rends à vos raisons, j'épouserai M. William Barrelet. La jeune veuve refoula un cri de joie prêt à lui échapper; mais son contentement intérieur se refléta sur toute sa physionomie. Elle entourait la jeune fille de ses bras, la serrait févreusement contre sa poitrine et l'embrassa sur les deux joues. —Ainsi, dit Valentine, vous êtes satisfaite? —Comment ne le serais-je pas? Je suis heureuse pour toi, ma chérie. Sans tarder, je vais faire connaître ta réponse à M. Barrelet. —Le départ pour l'Amérique, madame la baronne, aura lieu le jour même du mariage ou le lendemain. —Es-tu donc si pressée de me quitter? —Oh! non; mais il faut savoir faire à son mari certaines sacrifices. La baronne eut un sourire d'une insaisissable expression. —Tu as raison, ma mignonne, et je t'approuve, répondit-elle. Elle savait pourquoi Valentine, une fois mariée, aurait tant

de hâte de s'éloigner de Paris et de la France. Elle prit une feuille de papier à ses initiales surmontées d'une couronne de baron et écrivit: "Cher monsieur Barrelet, "Soyez heureux, Valentine consent. Tout ce que vous m'avez dit, venez le lui répéter à ses genoux. "Bien amicalement à vous, "Baronne DE GASSIE." Elle fit remettre par Séraphine ce billet au cocher avec ordre de le porter immédiatement à son adresse. Peu de temps après on vint dire que madame et mademoiselle pouvaient se mettre à table. Elles déjeunèrent presque silencieusement; puis toutes deux étant prêtes à recevoir l'Américain, elles l'attendirent au salon. A une heure on annonça M. William Barrelet. Pressé et impatient comme un collégien qui vole à un premier rendez-vous d'amour, il n'avait pas perdu de temps. La jeune fille éclata dans son regard, il rayonnait. Après avoir salué, il tendit sa main à Mme de Gassie, en la remerciant par un regard expressif; ensuite, il s'avança vers la jeune fille, qui, debout, tenait sa tête baissée. —Mademoiselle Valentine, lui dit-il d'un ton pénétré, grâce à vous, je suis maintenant et pour

toujours le plus heureux des hommes. Sans répondre, elle mit sa main, qui tremblait légèrement, dans celle que M. Barrelet lui tendait. Elle était pâle et paraissait fort troublée, ce qui ne pouvait être désagréable à l'amoureux Yankee, car il mettait cela sur le compte d'une émotion bien naturelle. —Allons, cher monsieur Barrelet, dit gaiement la baronne, vous pouvez embrasser votre fiancée, vous en avez le droit. Timidement la jeune fille s'approcha, présentant son front. Sous la chaleur du baiser, elle sentit comme un frisson passer dans ses membres et sa pâleur s'accrut. —Avez-vous, à ce moment le remords de sa trahison et se reprochait-elle de tromper M. Barrelet, cet homme qui avait promis de lui donner son nom? Celui-ci était ravi. Dans le silence de sa future épouse, il ne voyait pas autre chose qu'une pudique réserve, et dans son attitude le charmant embarras qu'éprouve une jeune fille dans sa candeur virgine. —Cher monsieur Barrelet, dit Mme de Gassie, vous avez à causer, à vous dire une infinité de choses; je vous laisse; à tout à l'heure. Elle adressa à tous deux un gracieux sourire et sortit du salon.

Alors l'Américain envoya Valentine d'un long regard plein d'une indicible tendresse, puis, galement, il lui prit la main et la conduisit près du nappé sur lequel elle s'assit. —Avance un pouf et, au bout de ses pieds: comme le sait le billet de la baronne était à ses genoux. Pendant quelques instants restèrent silencieux, se regardant les yeux dans les yeux, la contemplant comme en extase, il s'empara des deux mains de Valentine et, passionnément les porta l'une après l'autre à lèvres. —Valentine, chère Valentine, prononça-t-il d'une voix vibrante d'émotion, je vous aime de tous adores. Et vous voulez être ma femme, ma compagne pour toujours. A présent, dites tout pour moi, vous êtes-elle... Ah! je ne puis dire tout le bonheur, toutes les joies qui sont en moi; je suis septième ciel! Elle n'avait pas retiré sa main, elle les lui abandonna; il les couvrit de nouveaux baisers et reprit: —Chère Valentine, chère Valentine, je n'ai pas le droit de demander de m'aimer maintenant comme je vous aime; vous me connaissez, depuis si peu de temps... mais je serai si patient pour vous, je vous entourerai de soins, d'une si vive sollicitude, que je saurai me

Feuilleton. L'Abelle de la N. O. LES DRAMES DE LA VIE. UNE Haine de Femme. GRAND ROMAN INÉDIT. PAR EMILE BICHEBOURG. PREMIERE PARTIE. Le Mariage de Valentine. VII. NI CŒUR, NI ÂME. Suita. Sérieusement? Oui.